

Stefan Meller¹

La Pologne dans la politique russe

Je voudrais commencer par remercier Monsieur le Professeur qui m'a fait l'honneur de m'inviter à Paris. Je dois vous avouer que j'ai le trac aujourd'hui, car depuis la fin de mon séjour à Paris, voilà presque cinq ans, je n'ai pas eu l'occasion de prendre la parole ici au Centre. Je voudrais également remercier Monsieur le Professeur pour avoir attiré hier soir mon attention sur un texte dont je me suis rappelé immédiatement le contenu, à savoir le testament politique de Pierre le Grand, un document qui date donc du début du XVII^e siècle. C'est un testament politique très sanguinaire à l'égard de la Pologne. Pierre le Grand y appelle tout simplement l'administration et les élites politiques russes à faire le maximum pour que la Pologne disparaisse de la carte du continent en tant qu'État indépendant.

Lorsque j'étais à Moscou, des amis russes m'ont montré un très intéressant manuel du KGB des années 30. Il comporte une partie consacrée à la Pologne. La fin des années 20 et le commencement des années 30 correspondent à la liquidation systématique et totale de l'élément polonais, surtout en Ukraine, dans la région dite Marchlewski et une autre, dite Dzierżyński. On lit dans ce manuel : « Soyez toujours vigilants avec les Polonais, avec ou sans passeport polonais, le Polonais reste l'ennemi héréditaire non seulement de la Russie mais également du pouvoir bolchevique ». Je me suis étonné et me suis demandé comment les choses se sont présentées dans les années 40. Or, dans ces années-là, les mises en garde contre les Polonais disparaissent, plus exactement l'idée reste, mais seulement en tant que vestige de l'histoire, et non plus comme une obligation encore actuelle.

La suite de mon exposé ne sera pas aussi cruelle, mais je voudrais dire dès le début qu'avec tout ce qui s'est passé au cours du XVIII^e et du XIX^e siècle, il y a une sorte de continuité qui commence au début du XVII^e et qui a duré assez longtemps. Cette période fut marquée durant un certain temps par la présence directe de la Russie sur le territoire polonais. C'est à cette époque que sont nés tous les stéréotypes russes sur la Pologne, de même que les stéréotypes polonais sur les

¹ (Note de la rédaction) Ancien ambassadeur de Pologne en France et en Russie ; ancien ministre des Affaires étrangères.

Russes. Je voudrais donc passer directement à ce qui constitue le fondement de ces stéréotypes, mélange de réalité et de croyances, mais qui n'en représente pas moins un fait, un élément de la réalité politique.

La première chose, c'est qu'aux yeux des Russes, et j'en suis maintenant convaincu après trois années et demie passées à Moscou et dans les provinces également, il y a une différence fondamentale dans la conception de la slavité en Russie et en Pologne. Pour les Russes, être slave, c'est une formule surtout politique, accompagnée de tout ce qu'on peut ajouter par rapport à l'ethnie. Pour les Polonais, être slave, c'est principalement une notion ethnique. En même temps, pour les Russes être slave, quel que soit le pays européen auquel on appartienne, cela veut dire accepter la domination politique du monde slave tel qu'il est organisé par les Russes. En 1848, il y a eu un premier congrès du monde slave à Prague et la seule nation qui ait refusé d'y participer, ce fut la Pologne, précisément pour ne pas tomber sous le joug idéologique de cette doctrine inacceptable par les Polonais, à quelque époque que ce soit.

C'est le premier élément que je crois discerner. L'autre qui l'accompagne, c'est le fait que pour les Russes, être slave, c'est être orthodoxe. Être catholique au sein du monde slave, cela veut dire qu'on est traître à la cause slave et à la cause chrétienne, avec en plus l'idée non avouée d'une soumission délibérée au monde occidental.

Le troisième élément, depuis le premier et surtout depuis le troisième partage qui a entraîné la disparition de l'État polonais, c'est que tout Polonais se retrouvant au sein de l'empire des tsars devient citoyen (ce n'est pas vraiment le mot !), devient sujet de sa majesté, tsar de toutes les Russies. Or, à partir d'un certain moment, le tsar de toutes les Russies est devenu également roi de Pologne. Avec toutes leurs insurrections de la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle, les Polonais se sont sans cesse révoltés : ils étaient donc traîtres au roi de Pologne ! Pour un Polonais, c'est absolument absurde, mais même dans le monde universitaire, j'ai trouvé des gens qui se servaient de ces arguments-là. Lorsqu'on me dit : « En Pologne aussi, sur la partie du territoire polonais où l'on parlait russe, il y avait des options politiques, idéologiques non seulement pour les Russes mais respectant cette manière de pensée,

de réflexion », je réponds que c'est vrai, mais cela ne touche pas le fond du stéréotype.

Ces stéréotypes continuent à fonctionner après 1917. Mais s'y ajoute une dimension idéologique : le manuel du KGB en est une preuve. À cette époque-là, la coupure devient beaucoup plus claire et dramatique parce que non seulement il y a la guerre de 1920, mais en plus, la Pologne devient un État capitaliste et impérialiste. Il faut rajouter aussi le problème des terres ukrainiennes et biélorusses appartenant à la Pologne, etc. Il y a donc toutes les raisons du monde pour que dans la propagande, dans les stéréotypes, l'image de la Pologne devienne encore plus négative qu'auparavant. Surtout que le pays devient indépendant. On voit bien dans cette propagande anti-polonaise, qui va au-delà de la manipulation politique pure et simple, que le problème des stéréotypes se complique, parce que c'est une sorte de mélange héréditaire des stéréotypes du temps des tsars avec les nouveaux éléments du temps des bolcheviques.

En 1921, le maréchal Piłsudski est venu à Paris et j'ai trouvé un document à la Préfecture de Paris, qui au début me faisait rire parce qu'il y avait de très belles anecdotes sur le policier qui s'occupait de Piłsudski en 1921 : c'était justement celui qui l'avait espionné en 1907 à son retour de Tokyo, et Piłsudski l'a reconnu. Ensuite je suis tombé sur des documents rassemblés par la Police politique, par la Sûreté générale, puis colportés. Évidemment, c'étaient des matériaux préparés par l'Ambassade soviétique à Paris contre la visite de Piłsudski. Piłsudski était traité de tous les noms, de russophobe, d'antisémite, etc. C'était très bien organisé parce que tous ces papiers avaient été envoyés aux ambassades étrangères, dans toutes les rédactions des grands journaux de Paris et de province. Tous les éléments que l'on retrouve dans les stéréotypes traditionnels y étaient présentés en cinq points. C'était très bien préparé sur le plan technique, sur le plan intellectuel, ce qui est gênant, c'est qu'on en reconnaît immédiatement les auteurs. J'ai même pensé que c'était peut-être une sorte de jeu politique préparé par les Polonais pour compromettre les Russes, cela n'aurait pas été impossible. Mais non, il y avait vraiment des preuves, surtout, des certificats de la Sûreté générale de Paris. Je le mentionne non pas en tant qu'anecdote, mais pour bien montrer qu'il y a eu une continuité jusqu'en 1945. D'ailleurs, le pouvoir soviétique s'en est servi aussi pendant la guerre, dans les

pour parler avec les alliés, dans la propagande faite par les diplomates soviétiques, etc. L'idée, c'est que l'existence de la Pologne en tant qu'État indépendant constitue une sorte de danger pour l'Europe et rend impossible de bons rapports entre la Russie (ou le monde soviétique) et le monde occidental ou européen.

Je voudrais maintenant passer à l'après-guerre. Je pense que la période fondamentale c'est celle qui va de 1944/45 à 1956. Même occupée par l'Armée rouge, la Pologne reste un pays satellite dont on se méfie. On se méfie de la nation, de la société polonaise, et même des dirigeants imposés par Moscou. Les rapports entre Varsovie et Moscou étaient beaucoup plus compliqués, en tout cas très différents des rapports entre Moscou et les autres capitales satellites. En 1956 commence une nouvelle époque où un élément inconnu apparaît. Elle va durer jusqu'en 1989. À titre d'exemple, en 1956 avec l'Octobre polonais, il y a eu une sorte de jeu entre l'Allemagne de l'Est et Moscou par rapport à Szczecin. L'idée était de reprendre Szczecin et que Szczecin revienne à l'Allemagne communiste. Moscou n'a jamais renoncé à cette idée. Il a donc fallu que Gomułka se montre très ferme, ce qui était une raison de plus pour les Russes de se méfier des Polonais. Pendant assez longtemps, cela a permis aux Russes de considérer la frontière Oder-Neisse comme une garantie de la docilité des Polonais, mais c'était aussi un argument et un atout dont on pouvait éventuellement se servir dans le jeu politique.

Je pense que même avec l'état de guerre en Pologne, même avec 1980, finalement ce qui s'est passé entre 1956 et 1989, les choses ont toujours été les mêmes. La méfiance ne s'est pas totalement atténuée après 1956. Il y a un livre magnifique d'un jeune historien Paweł Machcewicz qui, il y a douze ans, a consacré son œuvre à l'année 1956 en Pologne, non pas à Varsovie ni aux jeux politiques du comité central, mais aux manifestations de la société polonaise en province. L'auteur démontre qu'il existe des documents dont une partie était certainement fabriquée pour les besoins de l'ambassade soviétique à Varsovie et d'où il ressort clairement que les événements de 1956 n'ont pas été uniquement une bataille entre les conservateurs communistes et les révisionnistes : en fait, notamment en province, plus qu'à Varsovie, ce fut une révolte contre la présence soviétique en Pologne et contre les mesures de répression à l'égard de l'Église. Et tout cela est revenu avec une force accrue en 1980. Je propose toujours à tout le monde de lire cet ouvrage

parce qu'il prouve que parfois nous avons eu tendance à voir un peu les événements de 1956 comme une sorte de jeu politique. Non, ce fut une grande révolte populaire dont Gomułka avait très bien compris l'ampleur, même si par la suite il se montra tellement opportuniste.

Tout a changé en 1989, c'est vraiment le grand changement. En 1989, il faut que les Russes passent à la révision de leur politique par rapport à la Pologne, mais aussi à la révision des stéréotypes, au sens politique du mot. Il y a surtout le démantèlement du parti communiste, le début du démantèlement de certains services, ce qui oblige les Russes à rechercher d'autres moyens, d'autres outils. De ce point de vue, il faut regarder de nouveau les stéréotypes de la Pologne ou des Polonais aux yeux des Russes. C'est une leçon qui n'est pas uniquement une leçon russe par rapport à la Pologne, mais qui, à mon avis, doit être toujours une leçon pour les Polonais et la Pologne par rapport aux Russes.

La première chose, c'est l'indépendance : elle est différente de celle de 1918, parce qu'en 1918, c'est l'Europe qui s'unit d'une manière bilatérale. L'Europe d'entre-deux-guerres existait en tant qu'États successifs composant cette Europe, il n'y avait pas d'organismes, tandis qu'en 1989, la Pologne et les autres pays qui recouvraient leur indépendance se retrouvaient immédiatement face à des organismes existants et puissants sur le plan stratégique, donc militaire, puissants sur le plan économique, et puissants, ce qu'on oublie parfois, sur le plan des valeurs communes. Redevenue libre, la Pologne se retrouve immédiatement avec deux ambitions : devenir membre de l'OTAN et de l'Union Européenne, non pas uniquement pour retrouver le bonheur économique ou la sécurité militaire, mais aussi pour se retrouver immédiatement dans ce camp dont des valeurs étaient radicalement différentes de celles qu'elle était obligée de respecter, à savoir les valeurs soviétiques. Et ceci dans presque tous les domaines, à commencer par la politique étrangère, la politique économique, la politique sociale, jusqu'à l'idée de la société civile, etc.

Quand on regarde la presse soviétique, puis la presse russe, on redécouvre ce mélange de stéréotypes par rapport à la Pologne, venant soit de la fin du XVIII^e siècle, du XIX^e jusqu'aux années 20 et 30 sous les bolcheviques. Tout fonctionne à merveille, mais il faut rajouter que la base est la même : le monde slave, la religion,

et vient alors le problème du pape. On n'a plus besoin de parler des différences entre le monde slave, oriental ou occidental, entre l'orthodoxie et le catholicisme, il suffit de parler de Jean-Paul II qui commence à incarner, dans l'imagerie populaire russe, tout le mal qu'on puisse dire de la Pologne et du monde occidental.

De nouveau, les Polonais sont traîtres, mais cette fois-ci, ils sont traîtres d'une manière beaucoup plus grave parce que, et c'est un élément nouveau qui apparaît, à part cette orientation vers l'Occident qui fait partie des éléments successifs que j'ai osé vous proposer, il y en a un autre : l'ingratitude. Dans l'imagerie populaire russe, on est absolument persuadé que l'Union soviétique entretenait tous les pays satellites. Cette conviction continue, pas à Moscou, pas à Saint-Pétersbourg, mais en province. Il suffit d'aller en Sibérie où existent des sentiments d'amitié par rapport aux Polonais, les gens de Sibérie aiment les Polonais, les respectent, ils le prouvent, mais en même temps ils sont absolument persuadés que pendant cinquante ans c'est eux qui nous entretenaient. Quand je dis « nous », il s'agit des Tchèques, des Slovaques, des Hongrois, etc.

Ce reproche d'ingratitude est profondément enraciné, mais les choses ont certainement changé. Ce qui vient de changer, et il faut le prendre en compte quand on parle de la Russie et de la politique russe par rapport à la Pologne, c'est que l'Union Soviétique s'est écroulée. L'écroulement de l'Union Soviétique, ce n'est pas uniquement la naissance de l'Ukraine indépendante, de la Lituanie, de la Lettonie, de l'Estonie, de la Géorgie, etc. C'est aussi et surtout la naissance de la Russie indépendante. Les nouveaux membres de l'Union Européenne ont l'habitude de dire : « En 1989, nous sommes entrés dans une époque de transition et maintenant, nous y sommes ». Mais quand on parle d'époque de transition pour un pays comme la Pologne, c'est quelque chose qu'on peut imaginer facilement, cela dure déjà depuis vingt ans, cela va durer encore cinq ou dix ans. Quand on parle de la transition en Russie, il faut toujours avoir en mémoire que l'Union Soviétique représentait un sixième du monde entier et maintenant, la Fédération russe ne fait plus qu'un septième du monde entier, c'est toujours un monstre. Je ne dis pas « monstre » en pensant à l'impérialisme russe, non, je me réfère à l'étendue du territoire, énorme, avec des déséquilibres énormes aussi. La transition russe touche l'économie et la politique et se traduit surtout par des contrastes entre les grandes

villes et la province, qui sont des mondes différents. Il me semble qu'il faudra encore au moins deux générations pour que les choses soient réglées sur le plan social, le plan de l'identité géographique, nationale, géostratégique, géopolitique etc. Pour que les choses soient plus ou moins les mêmes entre Kaliningrad et Vladivostok, il faudra encore deux générations au moins.

Les Russes ont tous les problèmes du monde avec leur identité. Sur le plan géostratégique qui est le plus intéressant pour nous, les Russes n'ont toujours pas tranché la question de savoir si la Fédération russe est une puissance européenne ou eurasiatique. C'est la première chose. Ils ont aussi bien une frontière avec l'Europe, avec l'Union européenne qu'avec la Chine. Les gens à Vladivostok ne vivent pas du commerce de Berlin à Moscou, mais du commerce de Tokyo à Moscou. Les phases des relations bilatérales avec les États-Unis sont assez compliquées. Il y eut un moment, le 11 septembre 2001, où nous tous en Europe, aux États-Unis, nous avons pensé que les choses allaient changer à cause du terrorisme. Néanmoins, cette question était comprise d'une manière différente aux États-Unis, en Europe et en Russie. N'oublions pas le problème tchétchène qui a poussé Moscou vers la recherche de solutions à cette difficulté.

Tous ces problèmes d'identité géostratégique et tous ces stéréotypes (non seulement par rapport à la Pologne - ils sont relativement secondaires), mais aussi par rapport au prétendu impérialisme occidental, par rapport aux États-Unis qui sont nécessairement des impérialistes conduisent à un décalage énorme entre la politique officielle de Moscou, même quand elle est sincère, et l'imagerie populaire qui reste enracinée d'une manière très profonde dans les années 50, 60, 70, etc. La politique officielle fait qu'il y a des moments où l'on attaque les États-Unis par exemple, et des moments où l'on saisit des opportunités pour ne pas se prononcer.

En ce qui concerne l'Union Européenne, certes, la Russie en a besoin, mais la Russie n'a jamais vraiment accepté l'idée de l'Union Européenne. Parfois j'ai le sentiment qu'on ne la comprend pas bien, que l'Union Européenne reste toujours à Moscou une sorte d'organisme technique uniquement. L'idée fondamentale de Robert Schuman, de Jean Monnet, d'Alcide de Gasperi, de Konrad Adenauer n'a jamais été vraiment traduite non pas dans la langue russe, mais dans la mentalité

postsoviétique. Ce qui a permis à la Russie de mener pendant très longtemps différentes politiques européennes, l'une par rapport à Bruxelles en tant qu'instance suprême de l'Union, et l'autre par rapport à chacun des pays de l'Union, ce qui compliquait énormément les choses. En Pologne, nous avons toujours tâché d'expliquer ce phénomène, c'était assez difficile, nous n'avons pas eu grand succès. Pourquoi je le dis ? Parce que je reviens aux stéréotypes de la Pologne. Pour des raisons politiques, mais aussi historiques, les États-Unis (je pense aux millions d'Américains d'origine polonaise qui y vivent et ont soutenu l'intervention OTAN-américaine en Irak) sont redevenus ou devenus une cible facile de l'antiaméricanisme camouflé en antipolonisme.

Nous avons le même problème avec l'Union Européenne. Certes, la Russie a besoin de l'Union Européenne pour des raisons économiques, il y a des échanges, des investissements, etc. En même temps, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le jeu politique avec l'Europe s'est servi du sentiment antiaméricain, c'est en Europe que l'Union Soviétique a joué sur un antiaméricanisme profond. Cela revient de temps en temps, mais il est très compliqué d'attaquer directement la Russie. Puisque la Pologne est membre de l'Union Européenne, elle reprend le rôle de l'Europe Occidentale. On attaque la Pologne très souvent avec des arguments qu'il y a encore vingt ans, on aurait dirigés contre le monde occidental européen.

Dans les stéréotypes politiques, on se sert assez souvent du nom de la Pologne pour ne pas parler des États-Unis, du monde occidental en général. Mais il y a également des problèmes entre la Pologne et la Russie que les autres ne connaissent pas. On se sert de l'histoire pour prouver au monde occidental que les Polonais sont des russophobes inguérissables. Il y a trois semaines, j'étais en Russie à Tver, où a eu lieu une conférence absolument passionnante. Russes, Allemands, Polonais, nous étions tous historiens. Nous avons parlé ensemble de la mémoire historique. C'était vraiment passionnant ; après ces trois jours de débat, j'ai enrichi ma réflexion. Avec les Allemands, nous avons eu une histoire très compliquée et douloureuse, parfois cela continue, mais Allemands et Polonais, nous avons découvert une sorte de dictionnaire commun. Nous savons dialoguer. Nous savons comment nous « battre » par rapport à l'histoire, mais avec la même sémantique, avec des mots qui signifient la même chose. Je me suis aperçu que le grand drame entre les Russes et nous, c'est

que nous n'avons pas de langage commun, et cela pour des raisons simples. En Pologne, le communisme dur a régné jusqu'en 1956, ensuite il s'est adouci jusqu'en 1980. Et 1980, c'est une explosion dont les répercussions se sont fait sentir tout au long de la décennie 1980. La société n'était plus la même. Dans ma génération, nous avons tous eu des parents, des grands-parents qui étaient capables de nous raconter comment c'était avant la guerre. Je me rappelle qu'en 1989, quelques amis français à Varsovie nous avaient posé cette question : « Pourquoi y a-t-il tant d'historiens au sein de la nouvelle administration créée par Solidarność ? » En riant, nous avons répondu : « S'il y a tant d'historiens, c'est qu'ils étaient les seuls à savoir, au moins par la lecture, comment c'était autrefois ou bien comment cela devait être ». En fait, ce n'est pas vrai parce que de ce point de vue, tout Polonais était plus ou moins historien par le biais des parents, des grands-parents, etc. Or, ce n'est pas le cas en Russie. La terreur des années 30, 40 et 50 jusqu'à la mort de Staline a fait que jusqu'à maintenant, je ne connais pas une seule famille russe où il n'y ait pas de cadavres, de victimes des massacres communistes, vous allez dire staliniennes, mais c'est avant et c'est après. On en parle à Moscou, à Saint-Pétersbourg, mais en province non. Quand ils vous font confiance, après quelques verres de vodka, ils vont raconter une histoire de famille. Sinon, on se garde toujours encore.

Je le dis parce que depuis 1989, nous avons fait des efforts énormes en Pologne. Je ne suis pas venu aujourd'hui vous parler en homme politique, donc ce n'est pas pour attaquer les réformes. Nous avons compris, par exemple, qu'il y a eu énormément de victimes allemandes de ce qui s'est passé sur le territoire de la Pologne après 1945 par rapport à la société civile allemande, des victimes innocentes, avec une histoire douloureuse et dramatique. Nous avons trouvé et appris un langage spécial, très compliqué et nous avons eu la volonté, je ne dirai pas le courage, d'en parler à haute voix.

Le plus grand succès de la Pologne après 1989, ce sont ses relations avec les voisins. Autrefois, il y en avait trois et après 1989, on en avait sept, il a donc fallu faire des efforts énormes avec nos partenaires lituaniens, ukrainiens. Nous avons derrière nous un passé parfois amical, mais souvent sanglant, une guerre civile et ce qui s'est passé pendant la Deuxième Guerre mondiale sur certains territoires entre les Polonais et les Ukrainiens et les Lituaniens, ce sont des drames énormes pour tous,

ce que nous avons compris après la disparition de la propagande communiste. C'est un drame pour tous, pour nous, mais aussi pour les Ukrainiens. Nous sommes obligés d'apprendre une nouvelle langue ; si nous disons que nous voulions devenir membres de l'Union Européenne, ce n'est pas uniquement pour des raisons économiques et politiques, mais aussi à cause des valeurs. Il n'y a pas de valeurs abstraites, elles se traduisent en cas précis. Nous avons trouvé la force et la volonté de parler de Jedwabne, un problème douloureux pour toute la société polonaise, pour le monde juif vivant en Pologne autrefois, vivant ailleurs.

Je veux dire qu'avec la majorité de nos voisins, nous avons fait des efforts énormes mais eux aussi ont fait les mêmes efforts pour retrouver une nouvelle place en Europe. Je ne parle pas de la place géostratégique, mais de la place morale. Avec la Russie, cela ne marche pas. Naturellement, j'ai rencontré énormément des gens fabuleux, de vrais démocrates, qui ont le courage d'en parler. Le problème, c'est qu'il n'y a pas cette volonté fondamentale ou alors elle est apparue à la fin de l'époque Gorbatchev et puis s'est éteinte. C'est un grand drame. La Russie ne veut pas faire d'efforts dans cette direction parce qu'elle se cherche à tous les niveaux, y compris sur le plan de l'histoire. Comment mettre ensemble le passé de la Russie d'avant 1917, la Russie des tsars, la Russie bolchevique, Staline y compris, et la nouvelle Russie qui n'a gardé qu'une seule fête pour mettre tout le monde ensemble. C'est le 9 mai, l'anniversaire de la victoire de l'Armée Rouge sur les nazis. Les autres fêtes sont mortes, elles ne disent rien à personne. Quand nous disons Katyń, insurrection de Varsovie, ce sont les mêmes problèmes. Encore un aspect par rapport à Katyń. Les Russes sont toujours étonnés quand on leur parle de Katyń, ils disent « nous ne comprenons pas ; non seulement vous avez eu la chance de compter tous vos morts, mais nous, des Katyń nous en avons eu par milliers et personne ne sait où, probablement partout ». C'est un autre niveau de réflexion.

La question se pose : « Que faire ? » Il me semble qu'il faut tirer des conséquences du fait que nous appartenons à l'Union Européenne. Nous ne sommes plus seuls. Notre politique par rapport à la Russie ne sera plus jamais une politique uniquement bilatérale. Par rapport à l'histoire, elle est bilatérale, mais sinon la politique polonaise par rapport à la Russie n'est qu'une partie de la politique européenne, et la politique orientale est une partie de la politique commune

étrangère. Lorsque la Pologne a participé activement à l'évolution de l'Ukraine en 2004, son action politique a été difficile parce qu'elle s'est heurtée aussi bien aux anciens stéréotypes qu'aux problèmes liés à la période de transition en Russie. Nous devons le prendre en compte. Il me semble que la chose la plus fondamentale, c'est de se rendre compte que la Russie, si elle doit devenir démocratique, si c'est son destin, a besoin de temps pour inventer ce nouveau langage qui lui permettra de communiquer avec nous. Sinon, nous avons une tâche énorme, nous sommes un pays qui a un savoir qu'il peut transmettre à ses partenaires au sein de l'Union Européenne.

Très souvent en Pologne, nous avons tendance à dire, avec raison, « nous avons été isolés du monde occidental pendant des décennies ». C'est vrai, mais il ne faut pas oublier que le monde occidental avait été isolé de nous aussi pendant des décennies. Cette pédagogie que je propose doit être une pédagogie sage, nous ne pouvons pas nous permettre d'être accusés d'être russophobes : nous ne le sommes pas. Les dernières années ont prouvé que ce travail entrepris par les Polonais et qui a commencé avec l'Ukraine il y a trois ans, est accepté en Europe, lorsque nous sommes capables d'en parler calmement, avec une pédagogie sage. Quand nous regardons les documents européens depuis quelques années, nous voyons comme dans une sorte de miroir que l'Europe veut apprendre et commence à voir mieux, d'une manière plus précise et c'est là que je vois le rôle utile que peut jouer la Pologne en Europe grâce à tout son passé et ses relations avec Russie. Dans le domaine économique depuis un an, nos échanges ont augmenté de 63%. Il y a des choses positives dont souvent on ne parle pas.

Pour conclure, lorsque nous faisons un effort pour essayer de comprendre la politique russe par rapport à la Pologne, c'est en même temps un effort pour comprendre la politique russe par rapport à l'Europe et au monde. Je ne le dis pas en cabotin polonais ou nationaliste. Je le dis parce qu'il me semble que de ce point de vue, la Pologne occupe un rôle spécial dans cette vision du monde, cette vision pratique de la politique russe. Il faut le savoir pour deux raisons au moins : d'une part savoir répondre sans devenir hystérique, surtout par le biais de l'Union Européenne, et d'autre part, les connaissances liées à la politique russe par rapport à la Pologne

sont quelque chose d'absolument indispensable pour réaliser une bonne politique polonaise par rapport à la Russie.